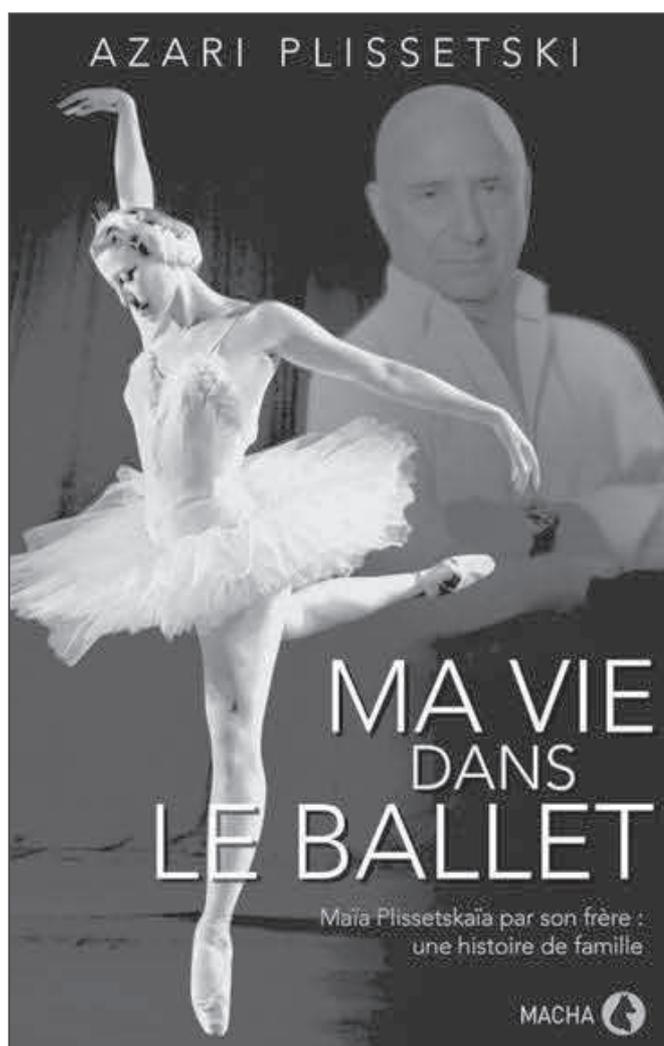


AZARI PLISSETSKI, UNE VIE POUR DANSER

Pourquoi, comment



En Russie, le ballet est considéré comme le plus grand des arts ; chaque année, lors de la réouverture de l'Opéra, c'est avec un ballet que l'on célèbre la nouvelle saison artistique. On ne compte plus les génies de la danse issus de la Russie au XX^e siècle. Azari Messerer-Plissetski (né en 1937), est l'un des principaux prota-

gonistes de la danse russe, pourtant il est peu connu en France. Ce célèbre danseur, maître de ballet vénéré, frère de l'inoubliable étoile Maïa Plissetskaïa, vient de publier un livre de souvenirs : «Ma vie dans le ballet» aux éditions Macha. Cet ouvrage est destiné à un large public, et pas seulement aux passionnés de danse, car il réserve bien des surprises : persécutions politiques, histoire, panorama du monde de la danse dans le bloc communiste et dans le reste du monde, rencontres avec des personnages clés du monde politique et artistique au XX^e siècle.

LA FAMILLE, CREUSET DE TOUS LES TALENTS

La famille Messerer, originaire de Wilno, a produit de nombreux membres talentueux. Le grand-père qui était dentiste, parlait huit langues, ses fils furent des artistes reconnus : Assaf Messerer, fut un éminent danseur, Azari Azarine fut un célèbre comédien, Sulamith fut un grand danseur de ballet. Les filles ne furent pas en reste, Elia fut une grande comédienne, et Rachel, la mère d'Azari et de Maïa fut une célèbre actrice de cinéma, connue en particulier, pour avoir interprété le rôle d'une Musulmane qui se libérait de la loi islamique. Le reste de la fratrie choisit les sciences.

Beaucoup de membres de la famille Messerer finirent par être déportés, car être juif en Union

Soviétique n'arrangeait pas les choses. Rachel Messerer épousa Mikhaïl Plissetski, un brillant ingénieur qui devint par la suite consul général au Spitzbberg. Maïa naquit en 1925 et Azari en 1937. Trois jours avant la naissance du petit garçon, le futur père fut arrêté en pleine nuit, Rachel n'eut que le temps d'accoucher, et fut arrêtée à son tour. Elle partit en prison avec son nourrisson dans les bras, car dans le paradis socialiste, tous les membres d'une famille étaient coupables, même un bébé. Tandis que le père est torturé pendant des mois avant d'être fusillé, la mère et le bébé sont entassés avec d'autres femmes et d'autres enfants dans un local où règne une odeur insoutenable. D'énormes lampes suspendues au plafond brillent jour et nuit et aveuglent les yeux des enfants. Parfois les gardiennes viennent sans raison enlever un enfant que personne ne reverra jamais. Puis vient le départ pour le camp de concentration. Azari, blotti dans les bras de sa mère, voyage un mois dans un wagon à bestiaux pour rejoindre un camp au Kazakhstan. Sans air, dans le noir, avec un quignon de pain, beaucoup arrivent à l'état de cadavres. *«Du camp [...] je rapportai et conservai toute ma vie durant, ancrée en moi, la peur irraisonnée des chiens et des uniformes»*, écrit Plissetski. Les premières paroles prononcées par le petit garçon furent : *«Je veux aller en dehors de la zone»*, la zone étant le camp *Algir*. Un frère de Rachel qui avait dansé devant Staline réussit à faire changer les huit années de camp en huit années de détention. Gravement malade, le petit Azari eut juste le temps de quitter le camp, et d'arriver vivant avec sa mère à Chimkent, en résidence surveillée. Là, un Juif de Boukhara leur loua un poulailler qui faisait aussi office d'étable, où ils purent s'installer. Grâce à Assaf Messerer, qui devait avoir un talent aussi grand pour la négociation que pour la danse, ils furent

libérés en 1941.

LE FEU SACRÉ

Maïa, enfant prodige, passa toute son enfance à danser. Bientôt, Azari fut lui aussi pris par cette passion, mais sa mère décida de l'inscrire à l'école de musique. Là, il se lia avec le fils du pianiste David Achkenazi. L'enfant vivait avec ses parents dans une pièce de onze mètres carrés et dormait sous le piano faute de place. Le fils Achkenazi était très doué pour la musique, son père David pensait que cela était dû à l'emplacement particulier de son matelas...

Loin de désirer être musicien comme son petit camarade, Azari finit par intégrer l'école chorégraphique. Désormais sa vie sera rythmée par le ballet. Un soir, tandis qu'il venait d'entrer sur scène, on lui souffla : *«Ne regarde pas du côté de la première loge, Staline est là !»*. La «loge de Staline» permettait à Joseph Vissarionovitch de voir le ballet tout en restant invisible au public. Engagé au théâtre Bolchoï, Azari fit longtemps partie du corps de ballet jusqu'à ce qu'Igor Moïsseïev le remarque et le nomme soliste pour son ballet «Spartacus». Sa carrière décolle à partir de ce jour, et il entame de nombreuses tournées avec l'illustre théâtre.

LES GRANDS VOYAGES

Azari nous entraîne alors dans l'Amérique des années 60. Avec cent-vingt artistes soviétiques et sa sœur Maïa, ils enflamment le pays. De son côté, Assaf Messerer enthousiasme l'Amérique avec son «Class-concert». Après, viennent les tournées pour Cuba et l'Amérique latine. Cuba était à l'époque sous embargo américain et le ballet national de Cuba avait perdu presque tous ses danseurs. La grande Alicia Alonso ne trouvait plus de partenaire, aussi elle demanda l'aide du grand frère soviétique pour soutenir le ballet cubain, et le ministre de la Culture décida

d'envoyer Azari pendant un an. Dans ses valises, Plissetski apporte une quantité de chaussons de danse pour ce qu'il reste de la troupe cubaine, car les ateliers de fabrication ont fermé. Quant aux costumes, on les taille dans des lambeaux de rideaux. A Cuba, non seulement il faut danser, mais en plus il faut participer au travail agricole, pendant des heures. Azari qui est chargé de remonter le ballet cubain, doit en plus récolter les yuccas ou planter des caféiers. Harassés de fatigue, les danseurs dorment sur place, couchés dans des hamacs, où de temps à autre, un rat tombe du plafond...sans compter les attaques de milliers de moustiques. Devenu ami avec le pilote personnel de Che Guevara, Plissetski a l'occasion de rencontrer le Che à plusieurs reprises. Ce dernier lui plaît par sa «*manière extraordinaire*» de se comporter. Fidel Castro aimait beaucoup le ballet et soutenait le clan Alonso. Plissetski passa quelques jours au bord de la mer avec la troupe de ballet que Castro avait invitée. S'ensuivent des détails intéressants sur Cuba. Avec sa sœur Maïa, Azari alla visiter la villa d'Hemingway où vivait René Villaréal, considéré comme le fils adoptif de l'écrivain. Hemingway écrivait paraît-il toujours debout, entouré d'une quinzaine de chats, dont les petites tombes désormais emplissaient le jardin.

Puis Plissetski nous fait revivre un atterrissage forcé à New-York, en pleine guerre froide, en raison de fortes turbulences sur un vol Moscou-La Havane. Des diplomates chinois refusent alors de quitter l'avion, préférant arroser tous leurs documents avec une solution spéciale... La tournée avec les ballets cubains se poursuit à Paris, suite à l'invitation de la mère de Régis Debray qui était une fervente admiratrice de Castro. Les communistes cubains étaient impitoyables envers les homosexuels, aussi

toute une partie de la troupe de danseurs profita du séjour parisien pour demander l'asile politique en France. Avec la disparition d'une partie de la troupe, les spectacles au théâtre des Champs-Élysées allaient être annulés, aussi les danseurs restants sauvèrent les représentations en tenant plusieurs rôles en continu, ce qui était épuisant.

En Bulgarie, Plissetski brille dans «*La nuit de Walpurgis*». Là, il doit exercer également la fonction de pédagogue. Les voyages s'enchaînent à une époque où le bloc de l'Est est totalement fermé, ce qui nous apporte d'innombrables et passionnants détails, comme par exemple les tournées en Chine sous Mao. L'opéra de Pékin était alors sous la tutelle du Grand Timonier, avec une propagande anti-américaine frisant le grotesque. Puis Plissetski nous dévoile sa rencontre avec Hô Chi Minh, lors de sa tournée au Vietnam : «*Après quelques échanges avec le président du Vietnam, nous comprîmes qu'il était bien éduqué ; ancien étudiant à la Sorbonne, il maîtrisait parfaitement la langue française et écrivait de la poésie*».

LES COLLABORATIONS EN OCCIDENT

Dans ce livre, nous trouvons des chapitres consacrés aux grands chorégraphes et danseurs. En 1974, après d'interminables négociations et démarches officielles de la France, Roland Petit parvint à obtenir que l'URSS autorise Plissetski à venir travailler à Marseille. Plissetski se souvient que : «*...] avant toute chose, c'était un incroyable visionnaire*». «*[...] Dans le travail, Petit était un véritable despote, un dictateur absolu qui n'avait qu'une seule vérité, la sienne*». A La Havane, Plissetski avait connu Maurice Béjart. Féru de philosophie, ses ballets reflétaient ses penchants pour Jung et Nietzsche. Béjart lui demanda de devenir son

plus proche collaborateur, ce qu'il fit pendant vingt ans, donnant quotidiennement des cours à la troupe. Plissetski note : *«Je pus me rendre compte qu'ils étaient beaucoup plus faibles dans le domaine de la danse classique que dans les ballets chorégraphiés par leur maître»*. A propos de Béjart, il ajoute : *«Je fus frappé par ses yeux qui, semblait-il, perçaient littéralement les miens de leur regard pénétrant. Chacun comprenait qu'il n'était pas possible de mentir ou d'être faux en se plongeant dans ces yeux-là, sans être immédiatement découverts [...]. La chorégraphie de Béjart bouleversa littéralement notre conscience [...] L'absence totale d'autocensure et ce degré élevé de liberté intérieure avec lesquels Béjart composait ses ballets, étaient tout simplement épatant* » ajoute Azari.

A ceux qui ne l'aurait pas vue, nous conseillons de regarder Maïa Plissetskaïa danser sur la musique du Boléro de Ravel, d'après la chorégraphie de Béjart ; il n'y a ni avant ni après possible, Plissetskaïa et Béjart ont créé un moment de pure magie.

C'est grâce à Béjart, qu'Azari s'établit à Lausanne, où il réside toujours actuellement. Puis Plissetski nous entraîne aux quatre coins du globe et nous raconte ses mises en scène, de l'élaboration mentale jusqu'à la réalisation avec les troupes de ballet. Sa collaboration avec les danseurs japonais le frappa particulièrement, et il fait cette remarque très intéressante : *«Ils retenaient toutes les poses et les mouvements avec une facilité et une aisance incroyable, et je me demandai plus d'une fois comment ils réussissaient un tel prodige. [...] Le plus probable était qu'ils jouissaient d'une étonnante mémoire visuelle. Il faut dire que le dessin des idéogrammes japonais, caractérisé par la disposition complexe des traits et des points, ressemblait beaucoup à*

celui de la danse»

MAÏA

On lira avec beaucoup d'intérêt les pages consacrées à sa sœur, sublime étoile mais aussi metteur en scène de ballets. Douée de tous les talents et d'un tempérament volcanique, elle fut un temps persécutée par le KGB. La reine de la danse obtenait des contrats mirifiques. Ainsi, l'Espagne lui offrit un pont d'or comme maître de ballet, qui déclencha une campagne de presse contre elle, avec des titres tels que : *«Combien Maïa Plissetskaïa coûte-t-elle à l'Espagne ?»* Azari montre dans ses souvenirs à quel point la volonté de fer des danseurs n'est pas une légende : *«De tout son être, Maïa haïssait la vieillesse. Elle en fit son ennemi personnel contre lequel elle lutta durant toute sa vie, et qu'elle réussit à vaincre». De manière générale, elle n'aimait pas la compagnie des personnes âgées qui même si elles pouvaient avoir dix ou vingt ans de moins qu'elle, paraissaient être d'un âge avancé à côté d'elle. La vivacité et l'ardeur de Maïa ne pouvaient qu'émerveiller quiconque la croisait !»*

Ce livre est un voyage à travers des époques et des régimes politiques révolus. Plissetski nous entraîne dans le grand monde de la danse où tant de génies ont rendu nos vies plus belles. L'auteur nous montre aussi que la volonté farouche des danseurs permet de tout surmonter.

Clothilde ALEXANDROVITCH

«MA VIE DANS LE BALLET» d'AZARI
PLISSETSKI Editions Macha-Publishing
383 pages 19,90 €